

La Dernière Chance de El Lagartijo

Et autres nouvelles du prix Hemingway 2022



Recueils du prix Hemingway

TOREO DE SALON, Olivier Deck, lauréat 2005

PASIPHAË, Olivier Boura, lauréat 2006

CORRIDA DE MUERTE, Robert Bérard, lauréat 2007

ARÉQUIPA, PÉROU, Zocato, lauréat 2008

LE FRÈRE DE PÉREZ, Antoine Martin, lauréat 2009

BRUME, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2010

PAS DE DEUX, Robert Louison, lauréat 2011

MOSQUITO, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2012

L'ULTIME TRAGÉDIE PAÏENNE DE L'OCCIDENT, Miguel Sanchez
Robles, lauréat 2013

LATIFA, Étienne Cuénant, lauréat 2014

PRIX HEMINGWAY ; 10 ANS !, 8 nouvelles inédites des lauréats,
2014

LEÇON DE TÉNÉBRES, Philippe Aubert de Molay, lauréat 2015

URIEL, BERGER SANS LUNE, Adrien Girard, lauréat 2016

AU MILIEU DU MONDE, Gil Galliot, lauréat 2017

OMBRES DE LUNE, José Luis Valdés Belmar, lauréat 2018

MECHA DE PLATA, Cyril Fabre, lauréat 2019

UN TORO DANS LA REINE, Élise Thiébaud, lauréate 2020

LES LIENS DU GROUPE SANGUIN, Hélène Goffart, lauréate 2021

ISBN : 979-10-307-0543-0

© Éditions Au diable vauvert, 2022

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

ANTONIO BLÁZQUEZ-MADRID, <i>Lauréat du prix Hemingway 2022,</i> La Dernière Chance de El Lagartijo	9
LOLA MONSET, L'Art de la danse	25
JÉRÉMY BOUQUIN, Matador	41
BÉNÉDICTE BELPOIS, Clichés	61
PHILIPPE LAIDEBEUR, Le Saut de l'ange	73
DANIEL SAINT-LARY, L'Affaire Avispado	87
ALAIN MASCARO, El Duende	103
CARLOS LENTI, Le Torero chevrier	119

RAFAEL FUENTES PARDO,	
Premiers rangs à l'ombre	131
SÉBASTIEN AMBIT,	
Un dernier toro à Paris	149
THOMAS POUSSARD,	
Les Oreilles et le cœur	165
JEAN-PIERRE LABORDE,	
Silencio	177
ALEXANDER FISKE-HARRISON,	
L'Intouchable	195
Règlement	213

ANTONIO BLÁZQUEZ-MADRID est né en 1952 à Salamanque, il est l'auteur de plusieurs romans publiés en Espagne et aux États-Unis, et de plusieurs nouvelles. Il est également économiste, et fondateur du groupe d'écrivains Primaduroverales.

La Dernière Chance de El Lagartijo

ANTONIO BLÁZQUEZ-MADRID

Lauréat du prix Hemingway 2022

Traduit de l'espagnol par Françoise et Robert Louison

On l'appelait « El Lagartijo ». Il était mince, élancé et souple dans sa démarche. Il était plus près des cinquante ans que des quarante. Certains disaient que son surnom venait de son goût pour la chasse aux lézards le soir dans les champs, goût que les mauvaises langues attribuaient plutôt à la nécessité de remplir son pauvre garde-manger qu'à la pure distraction du chasseur ; d'autres affirmaient qu'on lui avait donné ce surnom à cause de sa façon singulière de marcher et de rester ensuite figé tout en regardant d'un côté et de l'autre. Mais lui disait, avec orgueil et passion, que ce surnom, il l'avait hérité de son père, lequel le tenait de son grand-père qui lui-même le tenait de son grand-père jusqu'à arriver au premier « Lagartijo », ni plus

ni moins que le grand torero Don Rafael Molina Sanchez, le « Calife » de Cordoue.

El Lagartijo était un de ces personnages qui n'avaient aucun ami proche, mais tout le monde l'appréciait, bien que, en vérité, on évitât d'entamer une quelconque conversation avec lui car si on le mettait en confiance il était difficile d'échapper à ses histoires taurines sans fin.

Tous les après-midi vers cinq heures, il entrait dans la taverne de « El Cojo », (Le Boiteux), et traversait les quelques mètres qui allaient de la porte au comptoir, tel un grand torero, les jambes arquées, le corps droit et le cou étiré : une démarche lente comme s'il marchait dans une arène, regardant d'un côté et de l'autre sans que nous sachions s'il souhaitait voir qui était là ou savoir qui l'observait. Puis, il s'accoudait au comptoir et d'un geste de la main accompagnant sa voix rauque, il commandait toujours la même chose : un verre de « vin normal » et tandis qu'on le servait, il regardait autour de lui sans rien dire attendant qu'un des présents s'approche pour pouvoir lui raconter ses aventures, entre capes et *muletas*, peuplées de taureaux vrais ou imaginaires, qu'il répétait sans arrêt.

Quand quelqu'un, un peu imprudent ou nouveau venu, se laissait prendre par son discours, il ne fallait pas attendre longtemps avant qu'il ne connaisse toutes les histoires d'un passé fort éloigné, des histoires inventées ou vécues de l'autre côté de l'Atlantique, dans des terres sud-américaines où El Lagartijo avait passé la plus grande partie de sa jeunesse à chercher fortune, des histoires qui le situaient, d'après lui, dans les arènes des pays à la plus

grande tradition taurine de ce lointain continent, bien que personne n'ait jamais vu aucune affiche annonçant un spectacle taurin où son nom apparût dans le trio des toreros et des novilleros. Mais il faut reconnaître qu'il relatait tout cela avec une telle passion et avec tant d'assurance qu'il était difficile de ne pas le croire. C'est vrai que les habitués de la taverne qui le connaissaient bien ne donnaient pas beaucoup de crédit à ce qu'il racontait, car trop de changements et de contradictions émaillaient son discours.

Il était toujours habillé d'une chemise à carreaux et de vieux jeans : des vêtements impeccables et toujours propres, bien qu'ils semblent être les mêmes chaque jour. Il était évident que l'argent n'abondait pas dans les poches de El Lagartijo, mais pour prendre un verre de vin « normal », comme il disait, il en avait assez. Il ne buvait que ça de tout l'après-midi : un verre de vin qui durait les longues heures qu'il restait là, appuyé légèrement sur le bord du comptoir en zinc de la taverne, en position de torero, comme s'il était un maestro de la tauromachie observant les gradins depuis la barrière, comme il aimait le dire quand quelqu'un lui demandait ce qu'il faisait tout ce temps à côté du comptoir. Le patron, que tout le monde connaissait par son surnom El Cojo, devait le considérer comme un élément décoratif de plus de son établissement, car ça faisait de nombreuses années qu'il le voyait là, au même endroit et dans la même pose. El Lagartijo changeait de position uniquement si retentissait un paso-doble du gramophone qui se trouvait dans le coin du vieux bar : alors il s'approchait là où on entendait le mieux et

prenant la première chose à sa portée, quelquefois une veste ou simplement une chaise, il se mettait à toréer avec une véritable âme de torero : d'abord il attirait le taureau fictif en avançant lentement la main, puis, en gardant son sang-froid, il levait la fausse muleta dans l'air vicié de la taverne, jusqu'à la passe finale de la charge imaginaire, avant d'exécuter encore et encore des passes à droite ou à gauche au rythme de la musique. Il achevait la série par une tentative de passe de poitrine, difficile quand la muleta était une chaise du bar. À la fin de cet étrange, mais émotionnellement intense, toreo de salon, il regardait autour de lui, attendant peut-être un signe d'approbation ou d'admiration de la part des clients de la taverne. Lorsque la musique cessait, il revenait d'un air triomphant à sa place habituelle au bar, où son verre l'attendait encore pour une ultime gorgée. Son envie de réaliser sa faena tous les après-midi était telle que El Cojo, pour lui faire plaisir, faisait en sorte qu'on entendît un paso-doble quelconque pendant que El Lagartijo était dans sa taverne.

Il ne montrait aucun intérêt pour toute conversation dont le thème ne fût pas taurin : si arrivait la saison de la chasse et que l'on devisait sur les lévriers et les épagneuls, les lièvres et les perdrix, il s'éloignait dans un coin et prenait une chaise pour pratiquer l'art de Cúchares avec une concentration digne d'un vrai torero. Si c'était l'époque des cèpes et des chanterelles, il s'écartait de ceux qui débattaient de l'absence ou de l'abondance des champignons dans la campagne et, de nouveau, il partait dans son coin pour toréer « de salon » avec n'importe quel objet qui lui tombait sous la main. Ce n'est que lorsque les fêtes

du saint patron s'approchaient et qu'on commençait à parler d'*encierros* et de corridas que El Largartijo devenait sociable jusqu'à un degré insoupçonné et qu'il n'y avait plus de conversations auxquelles il ne participât point. Cette année-là quelque chose de spécial survint, si spécial qu'il eut pendant plusieurs jours la gorge serrée car le conseiller chargé des fêtes avait proposé, pour fêter le cinq centième anniversaire de la fondation de la ville, d'organiser une novillada au cours de laquelle un des habitants de la ville serait un des maestros qui participeraient. Et qui pouvait être meilleur candidat que lui? Ou, du moins, en était-il convaincu. Mais il dut attendre plusieurs jours, le cœur rongé par l'incertitude, et autant de nuits sans dormir ou presque jusqu'à ce qu'on lui confirme qu'il serait un des toreros qui participeraient à la fête taurine.

À partir de ce moment-là, il rêva toutes les nuits des trompettes annonçant le début de la corrida, et les après-midi, tandis qu'il écoutait les *paso-dobles* qui sortaient du gramophone de la taverne, il croyait sentir tout autour l'odeur du taureau de combat, alors, tous ses sens se réveillaient à l'extrême et il criait encore et encore « Eh! toro! – Eh! toro! » comme s'il était face à la bête, puis, il se mettait à la fenêtre de la taverne d'où on pouvait voir, au loin, le mur blanc de la vieille arène qu'il imaginait pleine d'*aficionados* et il lui semblait même entendre le murmure d'admiration qui sortait des gradins après l'apparition à la porte du toril du taureau redoutable et sauvage que le hasard du tirage lui avait octroyé.

La faena qu'il pensait faire apparaissait dans son esprit sans cesse : le taureau fonçant vers lui, les cornes visant son

corps ; un grognement provocateur et une charge brusque contre sa vieille cape ; lui, le jugeant du côté droit d'abord puis lui laissant le passage du côté gauche pour voir sa noblesse ; la cape collée au corps au moment de la charge, tout en écoutant les solides sabots du brave animal frappant le sol, rythmant les battements accélérés de son cœur. Le taureau lui obéissait et il ouvrait la cape pour qu'elle vole dans le vent. Il imaginait comment il exécutait une... deux... trois véroniques parfaites, qu'il terminait par une demi-véronique bien dessinée et comment l'arène entière exprimait son émotion en criant des « olé » et après avec le changement de tiers, quatre *chicuelinas* près du corps pour placer le taureau. Le cheval supportant la charge brusque, et le brave animal appuyant fortement ses cornes contre la dure protection, maintenant une lutte noble et silencieuse. Le sang coulait tiède sur le dos noir de la bête et lui, il se voyait comme un grand torero sur le sable chaud allant avec la cape à l'aide de l'animal, la lui lançant en hauteur pour le retirer du châtiment et le soulager de la douleur un instant avant de l'amener de nouveau vers le cheval. Et restant dans ses rêves, il imaginait qu'après les trois piques, le président sortait le mouchoir pour changer de tiers et lui, sans laisser personne intervenir, attrapait avec force les banderilles et se disposait à les planter sur le noble animal. Il croyait même noter la sueur froide sur les paumes de ses mains en sentant la rugosité du bois des banderilles. Au plus profond de son âme il vivait et ressentait comme si c'était une réalité palpable, le tiers fictif des banderilles : le taureau l'attendait nerveux. Il l'appelait vers l'intérieur pour lui donner l'avantage. L'animal démarrait

avec assurance et allait tout droit vers lui. Lui s'élevait avec beaucoup de grâce taurine sur la piste en levant en même temps les bras sur les cornes et il posait une paire parfaite sur le cou du taureau, se laissant ensuite tomber doucement sur le sable en regardant les gradins, tandis qu'il tournait le dos à l'animal qui restait sans bouger. Une nouvelle paire *de poder a poder* en haut du cou et une autre *al quiebro* pour terminer le tiers, et dans son rêve, il lui semblait entendre les olé déchirants qui arrivaient des gradins.

Les émotions imaginaires étaient nombreuses et elles se bouscullaient dans sa tête. Il croyait écouter les timbales annonçant un nouveau changement de tiers et il s'imaginait, la muleta à la main, menant le taureau vers le centre : la flanelle virevoltait dans sa main et il l'appelait pour effectuer des passes naturelles. Une profonde sensation tauromachique emplissait son âme en imaginant le brave animal suivant le tissu rouge, baissant la tête en silence comme le font les taureaux braves. Il se voyait lui-même exécutant une, deux, trois et jusqu'à quatre passes naturelles avec mesure, les terminant par une passe de mépris et après il prenait plaisir en pensant comment il donnait de la distance à l'animal et il l'appelait à nouveau de loin : la muleta tenue doucement entre ses doigts, frôlant le sol : le corps en avant et le leurre caché, le taureau chargeant avec une bravoure noble et quand arrivait le point de rencontre il lui montrait le leurre et il dominait la charge et comme si une ivresse de sens l'inondait, il menait l'animal à la muleta plusieurs fois et de la muleta au vide. L'illusion rêvée le faisait se sentir tel un torero véritable.

Et sans donner de répit à ses illusions, de nouvelles images remplissaient ses pensées: c'était le moment de l'heure de vérité. Comme s'il s'agissait d'un mirage il lui semblait qu'il voyait le taureau, hautain et combatif, face à lui montrant sa tête haute et le défiant à la mort avec ses cornes pointues. Dans ses hallucinations, El Lagartijo exécutait la mort de l'animal comme s'il était présent, et pour cela il se conformait aux règles les plus strictes de la tauromachie: il plaçait le taureau. L'épée droite vers le trou des aiguilles. La corne de la bête visant sa poitrine. « Eh, eh.. », il appelait l'animal. Le taureau fonçait tout droit. Il résistait à la charge sans bouger. Il sentait le crissement de l'épée déchirant la dure peau du taureau et il lui semblait même percevoir comment sa main se teignait avec le sang visqueux et chaud du noble animal.

Ces rêves et ces fantasmes ne l'abandonnaient ni de jour ni de nuit et El Lagartijo se sentait heureux en pensant à cette chance depuis si longtemps désirée, cette grande soirée taurine qui l'attendait sur le sable de l'arène.

Quand il cessa de rêver et voulut s'entraîner dans la taverne avec la vieille cape qu'il avait, celle-ci souleva une telle poussière du sol, qui, il faut bien le reconnaître, n'était balayé qu'une seule fois par semaine, que El Cojo se vit dans l'obligation d'interdire ces démonstrations dans le local.

Après cette interdiction, El Lagartijo dut changer ses habitudes de chaque après-midi. Ponctuellement, à cinq heures, comme toujours, il ouvrait la porte de la taverne et comme s'il participait au *paseillo* (défilé) se dirigeait solennellement jusqu'au bar, portant sur le bras sa cape

de combat. Là, il demandait à El Cojo de lui servir un vin « normal » et après avoir pris une courte gorgée, il repartait vers la sortie en traînant sa cape comme un torero. Il passait la porte, traversait la Grand-place et s'installait devant la porte de l'église. Sur la petite esplanade où se réunissaient les fidèles avant d'entrer à la messe, il déployait sa cape de combat, la maintenait avec les dents par le col pour la saisir à l'endroit exact avec ses deux mains et ensuite il commençait à dessiner toutes les véroniques, *gaoneras* et *chicuelinas* qu'il avait vues dans sa vie. Quand ses bras n'en pouvaient plus, il repliait avec soin et même avec tendresse la percale et rentrait à la taverne pour terminer le verre de vin qui l'attendait sur le comptoir de zinc du vieux bar.

Mais avec ces entraînements à l'art de toréer, les problèmes de El Lagartijo n'étaient pas tous résolus, car il voulait aussi être habillé comme les vrais toreros pour une si grande occasion. Il dut emprunter pour le costume de lumières car, si la mairie prenait en charge l'achat des taureaux, il n'en allait pas de même pour l'habillage des toreros. El Lagartijo décida de dépenser sans compter et de s'acheter un costume de torero comme ceux qu'on porte dans les brillantes corridas des grandes arènes, vieux et usé, certes, car pour en acheter un neuf, ses moyens propres ou prêtés ne suffisaient pas. Même s'il lui fallait se ruiner, il voulait un costume de lumières pour cette occasion dont il avait toujours rêvé et dont il était sûr qu'il le mènerait à la renommée et à la gloire.

Le costume que ses moyens lui permirent d'acquérir était un peu déchiré au niveau de la culotte, il manquait un brandebourg sur deux et, en plus, des taches de sang

couvraient les rebords de la veste, mais il ne s'en inquiéta pas. Tous les après-midi, il allait à la taverne et emportait, bien plié et protégé dans un sac de tissu blanc où il avait fait écrire son nom en lettres gothiques, ce costume de torero, ensuite il le posait soigneusement sur une chaise de paille et, tandis qu'il savourait lentement le vin servi par El Cojo, il recousait avec aisance les déchirures du tissu et nettoyait méticuleusement les taches qui le recouvraient. On le voyait heureux et les quolibets du patron et des clients de la taverne ne le détournaient pas une seconde de sa tâche. En bref, ce costume de lumières finit par acquérir un aspect présentable. Enfin, il se mit à réparer les ballerines qu'on lui avait offertes et qui étaient trop grandes pour ses petits pieds.

Lorsqu'arriva le grand jour, El Lagartijo demanda à El Cojo qu'il lui permette de s'habiller dans la taverne dans le but d'aller de celle-ci jusqu'aux arènes en passant par la rue principale pour que tous puissent voir et admirer sa silhouette taurine enfournée dans le costume de lumières qu'il avait réparé avec tant de soin.

Il resserra les lacets de mollet, chaussa les ballerines, revêtit soigneusement la veste courte et la *montera*, passa la porte de la taverne le corps dressé, le menton haut avec l'orgueil d'un vieux torero, les jambes tendues comme s'il était en train de provoquer le taureau, la chevelure peignée en arrière et brillantinée, le bras droit bougeant au rythme du défilé. Un torero doit marcher comme un torero, c'est ce qu'il disait à haute voix à qui posait la question et, à ce moment-là, il se sentait torero, un vrai torero, torero par émotion et par conviction.

L'après-midi taurin partit du mauvais pied. À l'entrée de la place, prêt pour le défilé, se trouvait El Lagartijo avec sa posture de grand torero. À côté de lui, comme l'escortant, deux jeunes hommes tirés d'une lointaine école de tauromachie, l'un au teint pâle à l'extrême, dont on ne savait si la pâleur était liée à l'absence d'exposition au soleil ou le reflet de la peur qu'il éprouvait avant d'affronter le taureau. L'autre, à la peau très mate, avait un visage émacié qui reflétait plus de faim et de besoins qu'il est supportable. Ils formaient une équipe saugrenue : les deux jeunes apprentis toreros de chaque côté de El Lagartijo lequel, sans même cligner des yeux, tentait de maintenir droit son vieux corps pour ne pas perdre cette allure taurine que, pendant tant d'années, il avait proménée entre les tables de la taverne de El Cojo. Devant eux, un petit alguazil, vêtu à l'ancienne, montait un cheval efflanqué qui ressemblait plus à un mulet qu'à un cheval. Nul ne sait si ce fut à cause de l'inexpérience du cavalier ou du son strident des trompettes annonçant le début de la fête que le cheval se cabra et caracola sans contrôle, avec la malchance qu'un de ses sabots frappa le pied de El Lagartijo. Le coup fut violent et la douleur qu'il dut sentir intense, mais peu lui importa, il était prêt à mourir dans l'arène si nécessaire. Ce qui le meurtrit au plus profond de son âme fut de voir comment la ballerine de son pied droit, qu'il avait arrangée avec tant de soin pour qu'elle soit à sa taille et qu'il portait avec une si profonde fierté, s'avérait détruite, sans possibilité de réparation immédiate, raison pour laquelle il dut chausser, à la hâte pour faire le défilé, une paire de tennis qu'on lui prêta. Il aurait voulu tuer, à l'instant même, le petit

alguazil responsable du désastre, mais il décida de suivre le cérémonial propre aux corridas, oubliant cet incident qui lui avait fait perdre une partie de son allure taurine.

Dans les gradins de l'arène, en première file de barrière, El Cojo et quelques clients habituels de la taverne commentaient tous les incidents parmi les rires, les blagues, et les propos railleurs.

Le combat des trois jeunes taureaux qui sortirent du toril n'offrit à aucun des trois toreros le moment de gloire qu'ils espéraient sûrement. Les deux apprentis toreros coururent plus qu'ils ne restèrent en place et n'eurent pas l'occasion de briller que ce fût à la cape ou à la muleta. Ce n'est pas ainsi que se comporta El Lagartijo lequel, avec un courage stoïque, resta immobile à attendre la sortie de l'animal que le sort lui avait octroyé, devant le toril. Mais sa tranquillité ne dura qu'un temps car la bête qui sortit du toril, rompue à cet exercice, le souleva et le fit tourner en l'air au premier contact. Mais El Lagartijo était disposé à triompher ou à mourir, selon ce qu'il s'était juré mille fois et il revint mille autres fois devant la bête qui, sans pitié, le secoua et le traîna sur le sol encore et encore, avec la chance suffisante, il faut le reconnaître, qu'aucune de ces charges ne permît aux cornes de s'enfoncer dans la chair. Il termina la faena, le corps couvert d'égratignures, mais si quelque chose lui faisait mal plus que sa peau lacérée, c'était qu'on eût renvoyé le taureau à l'enclos devant son incapacité à le tuer. Quand le spectacle fut terminé, il abandonna la place tout seul, sans un mot, en tentant de dissimuler un début de claudication que ce maudit animal lui avait laissé. Il partit dans la rue, le corps droit, avec son

costume déchiré en mille endroits, sans oser repasser par la taverne pour récupérer ses vêtements civils.

El Cojo a toujours, pendus à un portemanteau de la taverne, la chemise à carreaux et le vieux jean, attendant qu'un beau jour El Lagartijo revienne pour prendre un bon verre de vin, du « normal », et toréer « de salon » avec la veste ou la chaise tandis que résonne un paso-doble sur le vieux gramophone.

Au fond, tout le monde le regrette.